



**HAL**  
open science

## ”1923/1924, la mission de Germaine Casse à Pointe-à-Pitre”

Christelle Lozère

### ► To cite this version:

Christelle Lozère. ”1923/1924, la mission de Germaine Casse à Pointe-à-Pitre”. Éditions Esthétiques du Divers. Nos artistes aux colonies, Sociétés, expositions et revues dans l’empire français, 1851-1940., pp.140-157, 2015. hal-01935651

**HAL Id: hal-01935651**

**<https://hal.science/hal-01935651>**

Submitted on 26 Nov 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **1923/1924, la mission de Germaine Casse à Pointe-à-Pitre**

Dans la construction de l'imaginaire impérialiste, les « vieilles colonies » (Martinique/Guadeloupe/Guyane/Réunion) apparaissent au début du XX<sup>e</sup> siècle comme les symboles d'une assimilation réussie. Ayant bénéficié des bienfaits de la civilisation européenne depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, elles constituent des modèles à suivre pour les « nouvelles colonies » en cours d'éducation. Dans le contexte de l'entre-deux-guerres, l'idée d'une départementalisation est de plus en plus envisagée par les pouvoirs publics. Les tenants de ce processus d'assimilation<sup>1</sup>, qui vise à intégrer progressivement et officiellement les « vieilles colonies » au sein de la Nation française, entendent prouver que des siècles de colonisation ont permis aux Antilles d'accéder au progrès et à la modernité.

Alors que les Antilles sont secouées par d'importants conflits identitaires - nourris par les inégalités d'une société post-esclavagiste en construction -, l'artiste Germaine Casse, missionnée par le Ministère des colonies, organise, en 1923, la première exposition artistique officielle de Guadeloupe et crée à Pointe-à-Pitre, en 1924, une "Société des artistes antillais". Les motivations de l'artiste ainsi que les enjeux politiques et symboliques des initiatives qu'elle a menées soulèvent une double interrogation. Peut-on, d'un côté, considérer cette première démarche d'ouverture et d'échanges artistiques entre la Métropole et la Guadeloupe comme la véritable reconnaissance, officielle, d'un « art antillais » qui se justifierait par le statut privilégié des « vieilles colonies » françaises à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle ? Ou bien peut-on, à l'inverse, percevoir dans cette commande, laquelle est orchestrée depuis la Capitale, une volonté de diffuser un discours paternaliste et conquérant, qui présente la France, à travers une mise en scène coloniale déjà bien huilée depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, comme la seule capable d'apporter savoirs et éducation.

Pour comprendre les enjeux et les stratégies de communication autour de la mission de Germaine Casse, il faut en indiquer non seulement les acteurs et les organisateurs, mais aussi les artistes exposants, et enfin le public visé. C'est pourquoi le rôle de la Société coloniale des artistes français est à déterminer. Les travaux fondamentaux de Pierre Sanchez ont en effet

---

<sup>1</sup> Serge MAM LAM FOUCK, *Histoire de l'assimilation, Des « vieilles colonies » françaises aux départements d'outre-mer*, Mantoury, Ibis Rouge Éditions, 2006.

montré l'importance de cette dernière dans l'expansion coloniale par les Arts, en encourageant dès 1908 les séjours d'artistes européens dans les colonies, en créant des missions, des prix et des bourses, et en permettant régulièrement aux artistes sociétaires d'exposer leurs œuvres dans les principales manifestations coloniales<sup>2</sup>. Il s'agit donc ici de mesurer d'un part la portée de la mission de Germaine Casse sur la vie artistique guadeloupéenne (voire même martiniquaise), et d'autre part l'impact sur les artistes européens de la Métropole de cette production d'images, en mettant un accent particulier sur le contexte favorable au développement de l'iconographie antillaise, après la nomination en 1925 d'Henry Bérenger (1867-1952), sénateur de la Guadeloupe (1912 à 1945), mais aussi président de la S.C.A.F<sup>3</sup>.

### **La place des Antilles dans les expositions**

Véritables théâtres de la scène politique impérialiste, drainant des millions de visiteurs, les expositions internationales et coloniales, dont le succès ne s'est pas amoindri en France depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ont été des lieux favorables à la mise en scène, à grande échelle, du statut privilégié des colonies dites « évoluées », selon l'échelle taxonomique occidentale<sup>4</sup>. C'est pourquoi les Antilles, qui incarnaient l'identité coloniale des villes portuaires, dont les liens avec l'outre-mer ne s'étaient jamais rompus, ont toujours occupé une place particulière dans les expositions françaises. En effet, pour avoir créé des liens d'affaires avec la métropole depuis le début de la colonisation, les Antilles, dès l'ouverture du premier « salon colonial » bordelais en 1854, ont été mises à l'honneur en bénéficiant, d'une part, d'une place de choix au milieu des produits métropolitains et en recevant, d'autre part, des récompenses. Les rhums de la Guadeloupe et de la Martinique ont été aussi, par exemple, présentés au sein du pavillon des vins à l'exposition internationale de Bordeaux, en 1882<sup>5</sup>. La ville, en pleine crise viticole à cause de l'épidémie de phylloxera, regardait alors avec nostalgie le temps où les Antilles et l'Afrique représentaient une source de richesse providentielle. La constitution d'un nouvel empire colonial, dont les limites géographiques seraient très étendues, apparaissait dans ces conditions comme un formidable espoir de relance économique.

---

<sup>2</sup> Pierre SANCHEZ, *La Société coloniale des artistes français puis Société des Beaux-Arts de la France d'Outre-Mer, Répertoire des exposants et liste de leurs œuvres 1908-1970*, Dijon, Éditions de l'Échelle Jacob, 2010.

<sup>3</sup> S.C.A.F, abréviation pour la Société coloniale des artistes français.

<sup>4</sup> Christelle LOZÈRE, *Mises en scènes de l'objet dans les « salons coloniaux » de province, 1850-1896*, thèse de doctorat en histoire de l'art, sous la direction de Dominique Jarrassé, université Michel de Montaigne Bordeaux III, soutenue en décembre 2009, Prix du musée d'Orsay 2011.

<sup>5</sup> Christelle LOZÈRE, *Bordeaux colonial 1850-1940*, Bordeaux, Éditions Sud Ouest, 2007, p. 61-69.

Écartées progressivement, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, des autres pavillons coloniaux, la Guadeloupe et la Martinique ont été intégrées dans les pavillons métropolitains, dans le cas des expositions les plus modestes. Dans d'autres circonstances, les deux colonies ont bénéficié de pavillons indépendants dont les caractéristiques architecturales incarnaient le goût français (souvent une architecture néoclassique), mais dans un style volontairement simplifié<sup>6</sup>.

Mais c'est surtout à travers la terminologie utilisée pour qualifier les Antilles que la hiérarchisation entre les colonies est la plus perceptible. À partir des années vingt, en effet, les sections antillaises présentes dans les expositions sont décrites dans les discours avec un accent mis sur la poésie et la littérature. Marseille, lors de son exposition coloniale de 1922, consacre deux conférences à la Guadeloupe et à la Martinique, soulignant la beauté de la langue créole et exaltant la littérature antillaise. Pour la première fois, les pavillons sont investis par les œuvres d'artistes coloniaux, qui nourrissent l'imaginaire du public à travers l'exaltation de la flore tropicale ou les portraits de femmes antillaises.

Bordeaux, dans le cadre de ses foires coloniales, à partir de 1923, présente des publications bordelaises sur des chansons, des poèmes créoles, ainsi que des études historiques et littéraires. Les stands sont alors tenus par des antillaises en costume madras, très à la mode dans une société à la recherche de références identitaires régionalistes.

Il est d'autre part intéressant de rapprocher cet enthousiasme général pour la culture antillaise du goût pour la musique et la littérature noire qui se développe dans les années vingt. René Maran – administrateur colonial né à Fort-de-France en 1887 de parents guyanais et bordelais d'adoption - est consacré, en 1921, par l'obtention du prix Goncourt pour son roman intitulé *Batouala*, véritable « roman nègre ». Grâce à ce pamphlet contre le colonialisme, qui d'ailleurs suscitera le scandale, René Maran est le premier homme noir à obtenir une telle reconnaissance.

C'est donc dans ce contexte favorable à la valorisation et à la reconnaissance d'une identité antillaise qu'est née à Paris, dans un bureau du Ministère des colonies, l'idée d'organiser à Point-à-Pitre, en 1923, le premier salon artistique guadeloupéen.

---

<sup>6</sup> Comité de propagande coloniale de la Charente-inférieure, *Notes et souvenirs de l'Exposition coloniale de la Rochelle*, La Rochelle, Imprimerie Masson fils et Compagnie, 1927, p. 87-89.

## La mission artistique de Germaine Casse

Cependant, à l'heure du paternalisme triomphant, les pouvoirs publics demeurent convaincus que seule la France peut faire naître le sentiment esthétique chez les Antillais. Seul esprit éclairé peut éveiller des talents artistiques endormis. Dans ce contexte, l'artiste Germaine Casse (1881-1963) est désignée à sa demande par le Ministère comme la porte-parole de la modernité artistique aux Antilles<sup>7</sup>.

Née à Paris le 6 novembre 1881, Julie Élise Germaine Casse est la fille d'un ancien député de la Guadeloupe, Germain Casse<sup>8</sup> (Pointe-à-Pitre, 1837 ; Avignon, 1900), et de Julie John<sup>9</sup> (peut-être une « fille de couleur »). Il semble que Germaine ait passé sa petite enfance en Guadeloupe, au moins jusqu'en 1889, date où son père quitte ses fonctions pour être nommé, la même année, gouverneur de la Martinique, puis, le 1er septembre 1890, trésorier-payeur général à la Guadeloupe. Parce que Germaine Casse devient l'élève de Pierre Grivolos (1803-1926), directeur de l'école des Beaux-Arts d'Avignon et peintre du Mont Ventoux, sa palette, chaude et lumineuse, est inspirée d'abord par les paysages de Provence, où elle réside avec son mari, l'artiste Jean-Pierre Gras. À 39 ans, elle obtient une bourse de voyage de la Société coloniale des artistes français pour la Guadeloupe<sup>10</sup>. Elle quitte alors le Sud en 1920 pour s'installer dans un atelier à Paris, où elle entre immédiatement en contact<sup>11</sup> avec Albert Sarraut, ministre des Colonies, et lui fait part de ses ambitions aux Antilles. À sa demande, elle est chargée d'une double « mission artistique<sup>12</sup> » : organiser la première exposition artistique en Guadeloupe et créer une société savante, dans le but de stimuler la fibre artistique antillaise. L'artiste s'engage à passer deux années sur l'archipel, au cours desquelles elle peindra environ 200 tableaux<sup>13</sup>, dans le but de former la première génération d'artistes antillais<sup>14</sup>.

« Lorsqu'en novembre 1920 – par un acte de de volonté réfléchi, qu'aida le geste heureux du Ministère d'alors, mon ami Albert Sarraut – Germaine Casse décida de quitter son atelier de Paris et ses amitiés de Provence pour aller vivre deux années aux Antilles françaises ; elle se retrouva chez elle en Guadeloupe<sup>15</sup>. »

---

<sup>7</sup> « Les expositions », *La Renaissance de l'art et des industries de luxe*, n° 8, août 1925, p. 380.

<sup>8</sup> Fervent républicain, Germain Casse siègea à l'extrême-gauche. Cf. Jacques ADELAIDE-MERLANDE (dir.), *Les Hommes célèbres de la Caraïbe, Dictionnaire*, Éditions Caraïbe, volume 1, p. 95-96.

<sup>9</sup> ANF. C. CR. 188/2938. Extrait des minutes des actes de Naissance.

<sup>10</sup> « Beaux-Arts, Femmes artistes », *Revue moderne des arts et de la vie*, n° 15, 15 août 1921, p. 3.

<sup>11</sup> « Les expositions », *La Renaissance de l'art et des industries*, août 1925, n°8, p. 380.

<sup>12</sup> ANF. LH. 192 315. GERMAINE CASSE.

<sup>13</sup> Les sources divergent sur le nombre de peintures commandées. Elles varient entre 150 et 200 œuvres.

<sup>14</sup> ANF.LH. 192 315. GERMAINE CASSE.

<sup>15</sup> *La Renaissance de l'art et des industries*, op.cit., p. 380.

Ses intentions semblent claires : Germaine Casse a grandi dans la sphère politique, et sa mission ministérielle en Guadeloupe ne peut par conséquent que servir de tremplin à une carrière artistique qui semble être avant 1920 peu reconnue. En se spécialisant dans les sujets guadeloupéens, elle occupe ainsi un marché encore peu exploité à cette date par les artistes coloniaux métropolitains<sup>16</sup>. Au Salon de la Nationale de 1921, elle est en effet la première artiste faisant partie de la Société coloniale des artistes français, et ce, depuis sa création, à avoir peint un sujet sur la Guadeloupe. Elle sera également l'unique artiste à exposer des peintures guadeloupéennes, sous l'étiquette de la S.C.A.F., à l'exposition coloniale de Marseille en 1922. Artiste à la production féconde, elle y présente, hors-concours, une centaine de tableaux (dont 7 au nom de la S.C.A.F.), exposés dans le Pavillon de la Guadeloupe et dans celui du Palais des Beaux-Arts<sup>17</sup>.

Dans sa mission artistique, Germaine Casse bénéficie d'un soutien de poids, celui du sénateur de la Guadeloupe et ami proche d'Albert Sarraut, Victor Henry Bérenger<sup>18</sup>. Dans un article publié en janvier 1922 dans *La Renaissance de l'art français et des industries du luxe*<sup>19</sup>, véritable hymne à la Guadeloupe et à son accès à la modernité, ce dernier annonce en effet le départ de l'artiste en évoquant à la fois sa légitimité en tant que créole, « fille de notre belle Guadeloupe<sup>20</sup> », et la pertinence de sa démarche pour le développement artistique et touristique de l'île. Par ailleurs, l'ensemble de l'article est illustré par les tableaux de Germaine Casse, que Victor Henry Bérenger et son épouse semblent collectionner.

Ainsi, clairement soutenue par les élites coloniales, Germaine Casse part en 1923 en Guadeloupe, selon son souhait, après sa participation à l'exposition coloniale de Marseille. Mais, au-delà de ses ambitions personnelles, et des aspirations de ceux qui gravitent autour d'elle, la démarche de Germaine Casse auprès du Ministère répond-elle véritablement à une

---

<sup>16</sup> En 1921-1922, l'île de la Martinique est, à l'inverse de la Guadeloupe, mieux représentée par les artistes de la SCAF. Parmi ceux-ci, on peut citer les noms des peintres de la Marine comme Horace Cristol (1878-1959) ou encore Pierre Bodard (Bordeaux, 1881- Paris, 1937). Mobilisé à Fort-de-France en 1915, Bodard séjourne cinq années en Martinique, y épouse une antillaise, avant de retourner à Paris en 1920 où il crée un atelier à Montmartre.

<sup>17</sup> ANF. LH. 192 315. Germaine Casse.

<sup>18</sup> En 1919, le Sénateur de la Guadeloupe Henry Bérenger fait taire les rumeurs de cession des Antilles aux États-Unis par le biais d'une lettre adressée à Louis de Saint-Cyr, publiée dans *le Nouvelliste* du 13 mai. Défenseur de l'assimilation, Bérenger se positionne alors clairement en faveur de la départementalisation de la Guadeloupe et de la Martinique. Cf. Jacques ADELAIDE-MERLANDE (dir.), *Histoire des Antilles, La Grande Encyclopédie de la Caraïbe*, Sanoli, T.6, 1990, p.92.

<sup>19</sup> Henry BERENGER, « Amérique, La Guadeloupe illustrée par Mme Germaine Casse », *La Renaissance de l'art français et des industries de luxe*, n°1, janvier 1922, p. 261-270.

<sup>20</sup> Idem, p. 270

nécessité, comme elle le prétendra dans la Presse coloniale en 1924 : celle d'apporter les Arts dans la colonie ?

### **Une exposition mirage au milieu des tensions sociales**

Ouvert du 12 au 14 mai 1923 sur la place de la Victoire, le premier salon artistique de Pointe-à-Pitre a la consistance d'un mirage. En effet, dans un climat de violentes tensions sociales et politiques<sup>21</sup>, c'est à l'occasion du premier concours agricole organisé dans l'île qu'il est mis en place. À l'image des expositions régionales provinciales, ce dernier a pour ambition d'encourager les producteurs locaux, grâce à la remise de distinctions honorifiques. Cependant, loin de la scénographie grandiloquente des expositions coloniales, la manifestation guadeloupéenne se caractérise par une extrême modestie : pas de pavillons grandioses ; de simples tentes accueillent les exposants. Chaque prise de vue extérieure montre au premier plan des animaux de ferme, de dos ou bien en train de manger avec appétit, à l'exemple du porc « Chopinard » de M. Zamia, qui est primé pour l'occasion.

Le contraste visuel est perceptible, et même volontaire et étudié. Seuls les pavillons des firmes industrielles locales semblent agencés. Quant à l'exposition artistique en elle-même, sous la direction de Germaine Casse, elle bénéficie d'une salle spéciale dans la caserne militaire de la ville, lieu incarnant le pouvoir de la France sur la colonie.

Mis en scène dans un décor de pacotille, ce salon artistique, ouvert pendant seulement trois jours, apparaît comme une simple commande officielle, immortalisée par une série de cartes postales qui donnent l'impression d'une mission accomplie. Sur les clichés, Germaine Casse, souriante, pose devant ses propres tableaux. Elle apparaît également, sur une photographie, au milieu du cortège des délégations officielles. Prenant toujours place aux côtés des membres de l'élite, elle occupe le devant de la scène. Une autre prise de vue montre Henry Gabriel, professeur de dessin au lycée Carnot de Pointe-à-Pitre, en train de poser devant des peintures de paysages et des dessins de plantes, qui rappellent les planches illustrées du célèbre artiste botaniste Jean-Théodore Descourtilz, publiées en 1823 dans *La Flore pittoresque et médicale des Antilles*<sup>22</sup>. Aucune autre information ne permet, dans l'état

---

<sup>21</sup> Considéré comme l'« obligé » du Député Gratien Candace, la nomination du Gouverneur par intérim Jocelyn Robert en 1921, reconduit dans sa fonction en juillet 1924, est alors vivement décriée par l'électorat guadeloupéen, qui l'accuse de corruption. Les années 1924-1925 marquèrent pour l'historien Paul Butel les annales antillaises par un spectaculaire déchainement de fraudes largement favorisées par l'ingérence des gouverneurs. Cf. Paul BUTEL, *Histoire des Antilles françaises XVII-XXe siècle*, Paris, Perrin, 2002, p. 347-348.

<sup>22</sup> Michel Étienne DESCOURTILZ, Jean-Théodore DESCOURTILZ, *Flore médicale des Antilles, ou, Traité des plantes usuelles des colonies Françaises, Anglaises, Espagnoles et Portugaises*, Paris, Pichard, 1823, 9 volumes.

actuel des recherches, de savoir si d'autres artistes y ont exposé leurs œuvres. Cependant, il est clair que la lecture officielle de l'exposition tend à faire converger les regards, non pas sur le contenu de l'exposition artistique, qui apparaît comme secondaire, mais sur le bien-fondé de la mission de Germaine Casse en Guadeloupe.

### **La Société des artistes antillais, un public d'élites et d'élégants**

La Société des Artistes antillais, créée à Pointe-à-Pitre par Germaine Casse, le 15 janvier 1924, a été aussi éphémère que la manifestation de mai. Placée sous le haut patronage d'Henry Béranger, la Société est inaugurée solennellement, dans le cadre de son premier Salon<sup>23</sup>, en présence encore des élites locales : à cette occasion, le gouverneur de la Guadeloupe, Jocelyn Robert, est élevé au titre honorifique de Président d'Honneur, et Adrien Lefèvre, directeur de la Banque de la Guadeloupe, est nommé trésorier de la jeune société<sup>24</sup>.

Les principaux organes de la Presse coloniale métropolitaine rapportent, - avec parfois beaucoup de retard -, l'évènement. Les *Annales coloniales* du 12 février soulignent l'importance de la fête autour de la manifestation guadeloupéenne et insistent sur le succès de sa présidente Germaine Casse<sup>25</sup>. *Le Monde colonial illustré* du 7 avril donne davantage de détails au sujet des festivités de clôture. La présidente Germaine Casse a reçu, lit-on, un « public d'élites, d'élégants et nombreux, qui goûta le plaisir rare de voir tous les arts réunis et tous les plaisirs esthétiques assemblés »<sup>26</sup>. Environ cent quatre-vingts tableaux et œuvres d'art appliqué des Antilles et de France y étaient réunis, dans un ensemble parfait, digne des plus belles expositions de Paris<sup>27</sup>. Un concert de musique classique « des plus brillants », ainsi que des conférences, charmèrent le public. « La danse termina la fête »<sup>28</sup>.

On note que les informations fournies à la Presse métropolitaine sont lacunaires et ciblées. Le lieu exact de l'exposition, par exemple, n'est jamais précisé. On apprend seulement que le siège social de la Société se trouve à Pointe-à-Pitre. Aucun nom d'artiste, aucun titre d'œuvre n'est cité, hormis celui de Germaine Casse. *Le Monde colonial illustré*

---

<sup>23</sup> Le *Bulletin de l'Agence générale des Colonies* évoque l'ouverture de ce premier « Salon » en rappelant les objectifs de la Société : « elle s'est donnée pour objet d'encourager le mouvement des beaux-arts aux Antilles françaises par des expositions annuelles et par la création d'une bibliothèque permettant à la jeunesse de ce tenir au courant du mouvement artistique ».

<sup>24</sup> Jocelyn Robert et Adrien Lefèvre avaient déjà inauguré l'exposition de mai 1923.

<sup>25</sup> *Les Annales coloniales*, « Le courrier des Antilles, 12 février 1924, p.2.

<sup>26</sup> « Informations coloniales », *Le Monde colonial illustré*, n° 7, avril 1924, p. 149.

<sup>27</sup> Germaine Casse. Présidente de la Société des Artistes Antillais ». « Informations coloniales », *Le Monde colonial illustré*, n° 7, avril 1924, p. 149.

<sup>28</sup> « Informations coloniales », op.cit.

évoque bien la présence d'artistes locaux, mais sans aucune autre précision<sup>29</sup>. Un point seulement semble attirer l'attention des chroniqueurs métropolitains : la présence et la mise en scène dans l'exposition des élites coloniales.

Il faut donc chercher un complément d'informations sur l'éventuelle présence d'artistes antillais dans la Presse locale. Un seul article, paru dans le quotidien *La Paix* du 23 janvier, évoque l'évènement<sup>30</sup>. On apprend alors que l'exposition a présenté la « ravissante » collection privée de M. Vignes, demeurant à Trois-Rivières (Guadeloupe), et une rétrospective du sculpteur français Maxime Baudelot (né en 1850) connu pour avoir vécu à New-York à la fin du XIXe siècle<sup>31</sup>. À sept jours de la clôture, l'article évoque l'attente de nombreuses œuvres d'art envoyées de France et mises à la disposition du Comité organisateur par l'intermédiaire de Charles Sainte-Croix de la Roncière (1872-1946)<sup>32</sup>. À nouveau Germaine Casse est félicitée.

Le récit de la Presse locale semble masquer l'échec de ce premier Salon des artistes Antillais, qui accueillit, semble-t-il, aucune œuvre d'artistes locaux. Comme lors de l'exposition de mai 1923, le Salon semble n'avoir existé qu'à travers ses stratégies de communication vis-à-vis de la Métropole. Une unique image permet de prolonger le souvenir de l'évènement : il s'agit d'une affiche colorée (ill.1), réalisée à partir d'un des tableaux de Germaine Casse et imprimée à Paris<sup>33</sup>. En outre, un *Bulletin de la Société des Artistes antillais*<sup>34</sup>, sorte d'annuaire inventoriant les « noms des diverses notabilités guadeloupéennes de la finance, de la politique, du journalisme et des Beaux-Arts »<sup>35</sup>, est publié, dont ne paraîtront que deux numéros.

Le retour précipité en France de Germaine Casse marquera la fin de la Société. Elle n'aura donc réellement existé que quinze jours. Qu'elle ait été un simple mirage ou une

---

<sup>29</sup> Un appel à la participation des artistes antillais avait été effectivement lancé en décembre 1923 dans le *Journal Officiel* de la Guadeloupe et de la Martinique.

<sup>30</sup> « Le Salon des Artistes antillais à la Pointe-à-Pitre », *La Paix*, Imprimerie Antillaise, n°1041, mercredi 23 janvier 1924, p.1.

<sup>31</sup> David KAREL, « Maxime Baudelot », *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord : peintres, sculpteurs, dessinateurs, graveurs, photographes, et orfèvres*, Presses Universitaires de Laval, 1992, p. 47.

<sup>32</sup> Sportif, grand voyageur et écrivain, Charles Sainte-Croix de la Roncière fut aussi Président de la Chambre de Commerce de Pointe-à-Pitre. Cf. Jacques DUMONT, *Sport et assimilation à la Guadeloupe: les enjeux du corps performant de la colonie au département (1914-1965)*, Paris, L'Harmattan, p.21.

<sup>33</sup> FR CAOM 9 Fi529. Germaine CASSE, *Affiche de la Société des artistes antillais. 1° salon 1924. Pointe-à-Pitre du 15 au 31 janvier*, Paris, Imprimeur Crété, papier, 120x80 cm.

<sup>34</sup>. « Informations coloniales, *Le Monde illustré*, n° 2, novembre 1923, p. 29. Le *Bulletin* est conservé aux archives départementales de Gourbeyre, Guadeloupe.

<sup>35</sup>. « Une société artistique à la Guadeloupe », *La Paix*, Imprimerie Antillaise, n° 1006, mercredi 12 septembre 1923, p.1.

véritable démarche artistique soldée par deux échecs, la mission de Germaine Casse en Guadeloupe pose la question de la relation qui existe entre l'art et la propagande. Le discours de l'artiste colonial à son retour en Métropole rend, à cet égard, un peu plus claires ses intentions et ses ambitions.

### **La négation d'un art antillais**

Bien que les archives soient rares, deux sources permettent toutefois de cerner plus précisément la démarche de l'artiste coloniale en Guadeloupe. La première est un article que Germaine Casse publie à son retour à Paris dans *Le Monde colonial illustré*, en juillet 1924. Elle y déclare que l'art, a été complètement négligé par les Antillais. L'ennui, qui serait dû à une vie oisive et monotone, serait en effet la cause de l'anéantissement de toute expression esthétique<sup>36</sup>. C'est pourquoi les plus anciennes traces d'activité artistique remonteraient, d'après elle, « à l'âge de pierre », c'est-à-dire au temps des indiens Caraïbes.

« La langueur de l'ennui, qui obsède la vie monotone, dans ces Antilles paradisiaques, est due au manque absolu de diversion et au néant de toute expression esthétique. L'art, en effet, est complètement négligé par les Antillais qui sont des “déracinés”. Les seuls autochtones, les Caraïbes, détruits à jamais, n'ont laissé que des vestiges de l'âge de pierre<sup>37</sup>. »

Par cette description extrêmement raccourcie de l'histoire de l'art caribéen, Germaine Casse ne cite aucune production artistique antérieure à sa venue aux Antilles, mais se présente au contraire comme l'artiste pionnière de la modernité, comme l'instigatrice d'un mouvement déjà en marche, qui vise à l'éclosion d'un art spécifiquement antillais, dont les bases seraient françaises.

« A cette heure de prospérité et de progrès aux Antilles, la Renaissance de l'art est une nécessité. Elle sera “française” d'origine, puisque l'élément français dominant, soit pur, soit mêlé, elle n'appartient pas plus au sol que les Artistes qui héritent de ses traditions<sup>38</sup>. »

Dans son discours officiel, Germaine Casse n'évoque ni l'existence, dès le XVIIIe siècle, d'artistes locaux comme Guillaume Lethière (1760-1832), Armand Budan (1827-1874), Evremond de Bérard (1824-1881), Michel-Jean Cazabon (1813-1888), ni la production d'artistes voyageurs, dont le plus célèbre est Paul Gauguin (1848-1903), de passage en

---

<sup>36</sup> Germaine CASSE, « L'Art en Guadeloupe », *Le Monde colonial illustré*, n° 10, juillet 1924, p. 232.

<sup>37</sup> Idem.

<sup>38</sup> Idem.

Martinique de juin à octobre 1887<sup>39</sup>. De la même manière, elle passe sous silence une exposition artistique qui s'est tenue en Martinique au mois de mai 1923. En effet, celle-ci, organisée pour un mois par la Chambre de Commerce de Fort-de-France, était dédiée aux œuvres de Fernand Bailly et de son fils Paul (1879-1951). Paul Bailly avait reçu à l'Exposition coloniale de Marseille en 1922 la médaille d'or pour ses œuvres sur la Martinique. Il paraît donc étonnant que Germaine Casse ne mentionne pas le patronyme de l'artiste martiniquais. Celui-ci, qui avait un atelier dans la commune de Trinité, est présenté par la presse locale comme un artiste bien connu, dont l'éloge n'est plus à faire et dont les œuvres ravissent les nombreux amateurs d'art de la colonie. Le Journal *La Paix* du 12 mai 1923 regrette à cette occasion la modestie des artistes locaux, qui éprouvent des difficultés à sortir de l'ombre. Paul Bailly était aussi professeur de dessin et de peinture, tout comme les artistes martiniquais Fernand Peux (1883-1956) et Herminie Sixtain, qui organisaient régulièrement, pendant l'entre-deux-guerres, des expositions<sup>40</sup>. Ceux-ci ont formé et encouragé de nombreux artistes locaux.

Dans cette première moitié du XXe siècle, marquée par un incroyable foisonnement artistique qui en vient à toucher toutes les formes d'art, il existe donc bien, avant et pendant la venue de Germaine Casse en Guadeloupe, une production artistique aux Antilles, certes modeste et encore en devenir, mais probablement déjà en quête de reconnaissance ou d'autonomie. Il est à noter qu'aucun des artistes cités n'a été membre de la Société coloniale des artistes français.

La seconde source écrite que nous évoquons et qui permet de mieux cerner les motivations de Germaine Casse, consiste dans son dossier pour la légion d'honneur, distinction qu'elle obtient en 1933 du Ministère des Colonies<sup>41</sup>. Le dossier, très riche en informations, évoque son engagement, dix ans auparavant, en faveur de l'expansion des colonies françaises et du développement des arts aux Antilles. Son ambition était, en 1923 et 1924, de créer une école d'art, une « Villa Médicis antillaise »<sup>42</sup>. Il est précisé dans le document que « le premier Salon d'art à la Guadeloupe » a été « accueilli avec enthousiasme par toute la presse coloniale et française<sup>43</sup> ». Mais, pour justifier la brièveté et l'échec de l'action de Germaine Casse dans l'outre-mer, il est indiqué que sa première mission en

---

<sup>39</sup> Roger TOUMSON (sous dir.), *Anthologie de la Peinture en Guadeloupe des origines à nos jours*, HC Éditions, 2009, p.40-67. Gerry L'ETANG (sous dir.), *La peinture en Martinique*, HC Éditions, 2007, p.15-64.

<sup>40</sup> Gerry L'ETANG (sous dir.), *La peinture en Martinique*, p.7.

<sup>41</sup> ANF 19800035/1446/67394, Germaine Casse.

<sup>42</sup> Idem.

<sup>43</sup> Idem.

Guadeloupe a été, malheureusement, interrompue par un cyclone, mais qu'elle a tout de même « contribué à l'essor des artistes de France vers les Antilles ».

### **Le triomphe de Germaine Casse en Métropole**

Alors que la mission de Germaine Casse a eu, semble-t-il, peu d'impact sur la vie artistique guadeloupéenne, elle a obtenu, en revanche, des retombées importantes en Métropole. Dès son retour à Paris, avec 145 tableaux à ses côtés, Germaine Casse prend la tête de la nouvelle génération des artistes antillais. Elle possède alors en 1925 un appui fondamental : Henry Bérenger, devenu, après la mort de Louis Dumoulin (1860-1924), le président de la Société coloniale des artistes français. Jusque-là simple boursière de la Société, Germaine Casse en devient membre dès la nomination de son protecteur. Une exposition, patronnée par le ministère des colonies, lui est entièrement consacrée à la galerie Georges Petit, en août 1925. Sous la présidence de Bérenger, sa suprématie en ce qui concerne les sujets antillais est incontestable : entre 1920 et 1935 - date du Tricentenaire du Rattachement des Antilles à la France<sup>44</sup> -, sa production représentera 43 % des sujets de la S.C.A.F. sur les Antilles.

Après avoir été élevée au rang d'Officier d'Académie le 5 mars 1926, elle enchaîne les expositions dans son atelier parisien, rue d'Alésia. Elle réalise un décor antillais pour le music-hall *le Palace*, situé 8 rue du Faubourg-Montmartre, sous la direction d'Oscar Dufrenne et d'Henri Varna. Elle y scénarise en outre des revues antillaises dansantes en 1928. Elle travaille enfin également avec Jean Dunand, en 1930, sur un paravent à quatre feuilles au décor exotique.

Ce n'est qu'en 1931, avec la création du Prix de la Guadeloupe Henry Bérenger (qui correspond à mille cinq cents francs, destinés à un peintre souhaitant se rendre dans l'île<sup>45</sup>), qu'un véritable réseau d'artistes voyageurs ou missionnés se constitue. Parmi les plus célèbres de ces artistes figurent le couple formé par Antoine Gianelli (1896-198 ?)<sup>46</sup> et Germaine Foury (1902, ?), ainsi que Gustave Alaux (1887-1965), ou encore Georges Rohner (1913-2000).

---

<sup>44</sup> Henri Bérenger préside alors le Tricentenaire.

<sup>45</sup> Pierre SANCHEZ, op.cit., p. XXIII.

<sup>46</sup> Biographie d'Antoine Gianelli dans Lynne THORNTON, *Les africanistes peintres voyageurs 1860-1960*, Paris, ACR Éditions, 1990, p.320.

À nouveau missionnée par le Ministère des Colonies, Germaine Casse part en Martinique de 1930 à 1931, en vue de la préparation de l'Exposition coloniale, pour laquelle elle réalise de nombreux panneaux décoratifs, ainsi qu'un diorama pour le pavillon de la Guadeloupe (intitulé *Entrée en rade de Pointe-à-Pitre*). On lui doit également la reconstitution de l'Habitation de la Pagerie pour le Musée colonial permanent de la Porte Dorée.

Ainsi, l'artiste participe aux plus grandes manifestations coloniales de son temps : Rome (1931), Bruxelles (1935), Naples (1934-1935), New-York (1939-1940). Jusqu'à sa mort, survenue le 12 juillet 1967 à Draveil, dans l'Essonne, elle aura représenté avec beaucoup d'énergie des portraits d'antillais et des vues insulaires.

### **Asseoir le message national**

Pour conclure, la renommée de Germaine Casse en Métropole s'explique non seulement par un réseau d'amis qui ont su la propulser, mais aussi par un climat d'après-guerre favorable à l'exhalation d'un imaginaire créole façonné par les discours. L'échec de la mission de Germaine Casse en Guadeloupe paraît finalement secondaire, puisqu'en réalité sa production d'images n'était visiblement destinée qu'à servir ses propres ambitions personnelles, autant que de son protecteur Henry Bérenger. Le fait d'apporter les Arts dans la colonie participait donc à la cohérence du discours national, qui faisait entrer, par une démarche française, ses « vieilles colonies » antillaises dans le progrès et la modernité.

En peignant des paysages luxuriants, des natures mortes de fruits et des portraits de femmes créoles, Germaine Casse nourrissait la vision idéalisée des Antilles chez les Occidentaux, au mépris de la réalité sociale et de l'histoire antillaise, qui étaient occultées, si ce n'est complètement niées. Ce nouvel exotisme français, aussi envoûtant que rassurant, était en effet au service de la propagande touristique menée par le Ministère, qui, comme l'a souligné parfaitement Danielle Bégot<sup>47</sup>, espérait profiter de l'ouverture récente du canal de Panama pour désenclaver ses « vieilles colonies » et encourager le développement du tourisme de croisière en provenance d'Amérique du Nord et de France.

---

<sup>47</sup> Danielle BEGOT, « Le Guide du touriste aux Antilles françaises, 1913 », *L'attrait d'ailleurs, images, usages et espaces du voyage à l'époque contemporaine* sous la direction de Laurent Tissot, 130e congrès national des sociétés historiques et scientifiques à la Rochelle, Paris, Éditions du CTHS, 2010, p.29-48.

**III. 1.** Germaine CASSE, *Affiche de la Société des artistes antillais. 1<sup>o</sup> salon 1924. Pointe-à-Pitre du 15 au 31 janvier*, Paris, Imprimeur Créte, papier, 120x80 cm. FR CAOM 9 Fi529,

